

Les collections  
« Arc-en-Poche »,  
chez Nathan et  
« Castor Poche »,  
chez Flammarion

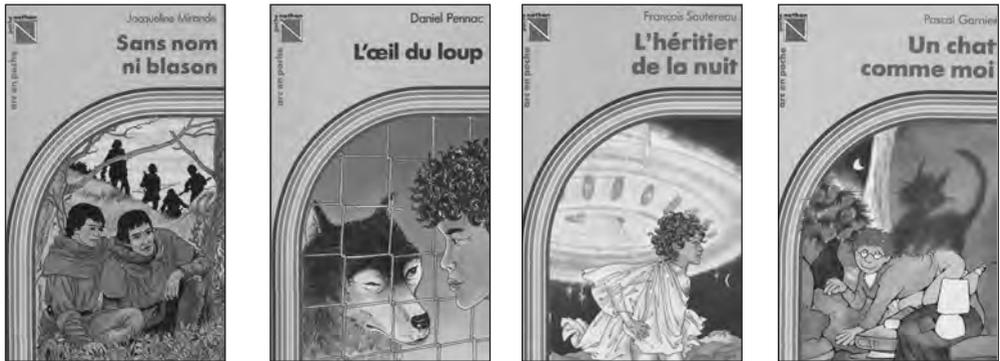
La plupart des éditeurs se sont engagés à leur tour sur ce créneau mais deux collections ont particulièrement notre attention par la richesse de leur catalogue, alliant les traductions d'œuvres du patrimoine littéraire international et les nouveautés : « Arc-en-Poche » chez Nathan et « Castor Poche » chez Flammarion. Laurence Kiefé – pour « Arc-en-Poche » – et Rose-Marie Vassallo – pour « Castor Poche » – ont accepté de répondre aux questions que nous leur avons adressées.

## Entretien avec Laurence Kiefé

La collection « Arc-en-Poche » a été créée par Nathan Jeunesse en 1979. Quelles étaient alors vos fonctions dans cette maison d'édition ?

Je suis entrée chez Nathan fin 1980. C'était mon premier poste dans l'édition et j'ai été embauchée comme secrétaire d'édition. Je travaillais avec Isabelle Jan, qui avait créé la « Bibliothèque Internationale » à la fin des années 1960 et qui venait de lancer la collection « Arc-en-Poche ».

Lors du lancement de ces collections de romans pour la jeunesse au format poche, quelles ont été les orientations retenues pour construire le catalogue ? Lors de sa création, « Arc-en-Poche » s'adressait aux enfants entre 8 et 12 ans. C'est-à-dire ceux qui savent déjà lire. La collection avait pour vocation de les accompagner jusqu'à la découverte de la littérature adulte. Très rapidement, cependant, nous avons souhaité nous adresser à des gens un peu plus âgés pour « prolonger » le relais. C'est ainsi que nous avons créé « Arc-en-Poche / Deux ».



Dans les deux collections, nous publions de façon à peu près partagée des auteurs français et des auteurs étrangers. La « Bibliothèque Internationale » avait permis de faire connaître en France bien des auteurs célèbres dans leur pays d'origine. Citons pour mémoire Tove Jansson avec les chroniques de *Moumine le Troll*, Ana-Maria Matute, Carl Sandburg, Betsy Byars, Michael Bond... « Arc-en-Poche » nous a offert la possibilité de publier des auteurs français. Jacqueline Mirande avec *Marceau des Marais* d'abord puis *Sans nom ni blason*, qui a été un grand succès ; François Sautereau ; Daniel Pennac : *Cabot-caboche* est paru en 1982 en « Arc-en-Poche/Deux », avant *L'Œil du loup* (1984). Après 1985, nous avons publié Marie-Aude Murail, Jean-Loup Craipeau, Pascal Garnier, Thierry Jonquet... en mettant donc l'accent sur les auteurs français écrivant des romans, souvent policiers mais aussi historiques, destinées aux lecteurs d'une dizaine d'années.

Pour les œuvres étrangères, comment fonctionniez-vous pour repérer celles qui étaient intéressantes ? Aviez-vous un réseau de traducteurs attirés ?

En ce qui concerne la littérature étrangère, nous fonctionnions sur l'élan de la « Bibliothèque Internationale » : Isabelle Jan avait constitué tout un réseau de lecteurs et de traducteurs que nous avons développé au fil des années. Dans la littérature scandinave, en dehors de Kersti Chaplet (qui avait traduit les *Moumine* en collaboration avec son mari Pierre), nous avions d'autres lecteurs-traducteurs comme Marianne Hoàng (*Tarzan à la gomme* de Ole Lunde Kierkegaard réédité chez Mango, dans la collection « BiblioMango »). En anglais, nous travaillions avec Cécile Loeb, qui était également traductrice de russe (*La Petite fille de la ville* de Liouba Voronkova). Nous travaillions aussi avec Jean Queval, traducteur et écrivain, membre de l'Oulipo. Ses traductions étaient si pertinentes, si cohérentes qu'elles m'ont permis de comprendre ce que traduire pouvait vraiment signifier.

Quand on se penche rétrospectivement sur les romans que vous avez publiés, on a l'impression d'une très grande liberté dans les choix que vous

### pouviez faire. Est-ce seulement une impression ?

En matière de littérature jeunesse, les années 1980 étaient une époque formidable. En effet, on était en pleine explosion-expansion. Cette littérature pour la jeunesse, si souvent considérée comme une parente pauvre et pédagogique de la littérature, acquérait soudain des lettres de noblesse. On parlait d'auteurs, de courants, presque d'écoles (et pas primaires) ! On avait à la fois l'impression de défricher et de taper juste idéologiquement parlant.

La lecture-plaisir était le maître-mot. Certes, les anathèmes étaient fréquents et la littérature « de masse » (du type de celle qui était publiée dans la « Bibliothèque rose ») n'avait pas bonne presse. Cependant, avec Isabelle Jan, nous avons souhaité lancer une version années 1980 de la littérature de série et nous avons inventé la série *Jonathan Cap*. Le projet ne manquait pas de panache. D'une part, à travers ce Jonathan Cap, héros adulte et chanteur à succès – ce qui était contraire aux règles tacites selon lesquelles le héros était systématiquement un enfant ou un groupe d'enfants. Certes, il avait des neveux qui participaient à ses aventures mais qui lui servaient plutôt de faire-valoir. En outre, Jonathan Cap avait une « compagne », dont le statut civil était mal défini. Une jeune fille, pleine d'initiative et de décision, positive en un mot...

Nous avons longuement réfléchi aux différents personnages, leur donnant un passé, une psychologie, un avenir aussi. Une fois cette « bible » – pour employer un langage scénaristique – mise au point, nous l'avons soumise à François Rivière qui faisait à l'époque beaucoup de scénarios de bande dessinée. Il nous a proposé un certain nombre de canevas d'histoires policières entraînant nos héros d'un bout à l'autre de la planète. Comme il ne souhaitait pas lui-même passer du canevas à l'écriture, nous avons mis sur pied une équipe de « metteurs en texte » : Léo Lenvers, Michel Laporte et Jacques Jouet. Le premier est mort prématurément il y a une douzaine d'années, laissant une œuvre concise ; Michel Laporte s'est taillé une réputation d'excellent écrivain pour la jeunesse ; quant à Jacques Jouet, entré à l'Oulipo en 1983, poète, auteur dramatique, romancier, on sait ce qu'il est devenu. L'équipe s'est donc mise au travail et nous avons sorti quelque dix-huit titres – si mes souvenirs sont bons. Mon rôle, en tant qu'éditeur, était d'unifier tous ces romans. En effet, même si les personnages étaient bien définis et



**JONATHAN CAP**

Vous vous souvenez des *Rocking Boys* ? Jonathan, c'était leur chanteur. Depuis, il n'a pas quitté le show-biz, mais sans qu'il sache comment, sa vie est devenue un vrai polar...



**JULIA MAYBRIDGE**

est née en Inde. Fut championne de natation. A rencontré un jour à Londres son chanteur préféré. Heureusement pour lui, car elle, elle a les pieds sur terre.



**Les VERNON**

sont les neveux de Jonathan. A gauche, Alex (14 ans) sentimental mais malin. A droite, Nico (13 ans) fonceur, casse-cou.



**OSLO**

un cabot qui ne perd jamais une occasion de faire parler de lui ?



**FRANÇOIS RIVIÈRE**

qui les a inventés.



**DAMIEN CHAVANAT**

qui les a dessinés.

Personnages et auteur de la série  
« Jonathan Cap »,  
ill. D. Chavanat, Nathan, 1986

le cahier de charges clairement rédigé, il n'empêche que les idiosyncrasies de chacun de ces trois écrivains entraînaient parfois les aventures de Jonathan Cap dans des chemins de traverse. À moi de « lisser » tout cela. Une tâche m'obligeant à un corps-à-corps avec chaque texte, une tâche infiniment formatrice et, ma foi, plutôt réjouissante. Réjouissante aussi parce que tout nous semblait possible. Nous rapportions suffisamment d'argent, nous n'en coûtions pas énormément et, finalement, les gestionnaires de la maison – qui avaient déjà pris le pouvoir mais restaient encore discrets – nous laissaient une paix royale. L'aventure a duré quelques années, les livres se sont bien vendus et j'espère qu'il y a encore des lecteurs, devenus adultes, qui en conservent un bon souvenir !!

**Avez-vous dû opérer des réorientations au fur et à mesure ? Et dans quel sens ?**

J'ai quitté les éditions Nathan en 1990 avant que la littérature jeunesse n'aborde encore un nouveau virage, celui dit des grands formats. Je laissais des collections de fiction en bon état de marche, destinées à des lecteurs entre six ans (l'âge des premières lectures) et quinze ans. Vingt ans après, quelques titres sont encore disponibles...

**Quels sont les auteurs-phares que vous avez publiés ? Pourquoi vous paraissent-ils encore aujourd'hui importants ?**

Jacqueline Mirande (*Sans nom ni blason*), Daniel Pennac (*L'Œil du loup*), Jean-Loup Craipeau (*Gare au carnage, Amédée Petipotage*), Thierry Jonquet (*L'Ogre du métro*), Pascal Garnier (*Un chat comme moi*), Marie-Aude Murail, Pierre Mezinski... La plupart de ces écrivains se trouvaient au début de leur carrière et, au fil des années, ils ont pris leur place dans la littérature, jeunesse et/ou générale...

**Beaucoup de ces romans étaient illustrés. Quelle attention portiez-vous au choix de couvertures, de typographie et mise en pages, des illustrations pour faciliter l'accès aux textes pour les jeunes lecteurs ?**

Nous faisons très attention à l'aspect physique de nos livres. La collection « Kangourou » par exemple, créée à la fin des années 1980 et destinée aux apprentis lecteurs, était soigneusement pensée : on faisait une compo en drapeau afin de pouvoir couper la ligne de texte à un endroit significatif. On évitait de séparer l'auxiliaire du verbe, l'article du substantif, etc. L'idée était que, parvenu au bout d'une ligne, l'enfant se sente victorieux et qu'il ait envie de passer à la suivante...

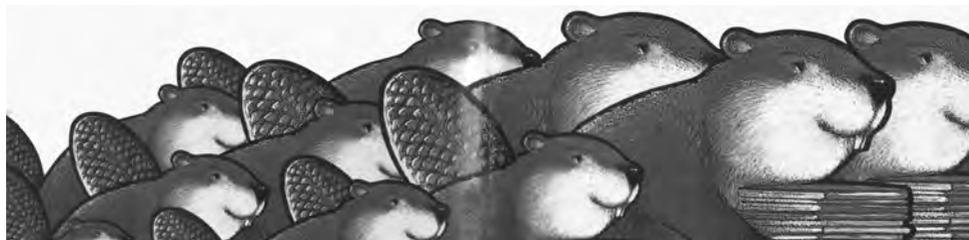
**Comment se faisait le travail de promotion autour de ces collections auprès du grand public, des bibliothèques et des enseignants (c'est l'époque où la littérature de jeunesse a commencé à pénétrer dans les CDI, les BCD et les classes) ?**

Ce n'était pas très facile à l'époque d'obtenir des budgets pour le matériel promotionnel. On a quand même réussi à faire des catalogues « raisonnés », directement destinés aux professionnels de l'enfance et de la lecture. Les collections de fiction de Nathan ont toujours été très bien accueillies dans les bibliothèques. En revanche, il a été plus difficile de faire jouer une synergie entre le département scolaire et le département jeunesse de la maison.

Quand vous regardez le paysage éditorial des romans pour la jeunesse en 2011, vous semble-t-il moins diversifié, plus formaté ?

Une question à laquelle il n'est pas facile de répondre : beaucoup d'eau a coulé sous les ponts et mes centres d'intérêt ont évolué. N'étant plus directement liée à la production (j'ai cessé d'être éditeur jeunesse en 2004), je la connais moins bien. Elle me semble effectivement plus formatée et je ne suis pas sûre que les éditeurs d'aujourd'hui aient les coudées aussi franches que nous les avions il y a une vingtaine d'années. La rançon du succès et de la reconnaissance dont la littérature jeunesse a bénéficié, sans aucun doute...

## Entretien avec Rose-Marie Vassallo



La collection « Castor Poche » a été créée par Flammarion en 1980. Quelles étaient alors vos fonctions dans cette maison d'édition jeunesse ?

Aucun titre particulier. Mais j'ai participé, de façon active quoique semi-officielle – essentiellement pour cause d'éloignement géographique – à la naissance de « Castor Poche », collection créée par le tandem François Faucher et Martine Lang. À l'époque, j'étais auteur – très modeste – d'albums du Père Castor et lectrice de manuscrits pour ce même éditeur (manuscrits dont nous débattions lors de comités de lecture réguliers), et c'est tout naturellement que je suis devenue lectrice du domaine anglophone pour la collection « Castor Poche » dès la mise en projet de celle-ci. La fréquence de mes journées parisiennes à l'« Atelier » du Père Castor s'est alors accrue, mais, encore une fois, officiellement je n'étais que lectrice extérieure. (Une autre lectrice de l'anglais était alors Anne-Marie Chapouton, qui nous communiquait ses avis par fiches de lecture.)

Lors du lancement de ces collections de romans pour la jeunesse au format poche, quelles ont été les orientations retenues pour construire le catalogue ?

Je ne suis que partiellement habilitée à répondre, mais, en l'occurrence, l'objectif de la collection était de publier des inédits et de faire découvrir de nouveaux auteurs, français et étrangers. Aucun genre n'avait priorité, même si le roman se taillait la part du lion, et plus spécialement le roman ancré dans la vraisemblance. Des contes sont aussi très tôt apparus au catalogue, puis des romans faisant la part belle à l'imaginaire.

Pour ce qui est des âges, aucune « tranche », délibérément, n'était mentionnée sur les ouvrages. (Non seulement grandir et mûrir ne se fait pas par tranches, et, même s'il y a paliers, ceux-ci diffèrent largement d'un individu à l'autre, mais encore un bon livre pour enfants est-il un bon livre tout court, dans lequel chaque âge trouve de quoi puiser.) Seule une mention de catégorie, « Junior » ou « Senior », indiquait à quel type de lecteurs s'adressait plutôt l'ouvrage : pour le label « Junior », les écoliers et collégiens des classes de 6<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> ; pour le label « Senior », les lecteurs confirmés dès douze, treize ans. (En ces temps reculés cette appellation n'était pas réservée aux plus de douze... lustres !)

Plus tard, il est devenu clair que les lecteurs de « Castor Poche » étaient plutôt tous des juniors. Et que bon nombre de plus de treize ans trouvaient la collection trop « bébé », si bien que certains ouvrages destinés aux lecteurs plus grands ne trouvaient pas leur public.

Pour les œuvres étrangères, comment fonctionniez-vous pour repérer celles qui étaient intéressantes ?

Outre la pêche au trésor aux foires de Bologne et Francfort, nous puisions dans un autre vivier pour les ouvrages de langue anglaise : celui que proposait les agents (certains plus inspirés que d'autres, ou plus au fait du profil de la collection et, par là, détectant mieux ce qui était susceptible de plaire à l'équipe). Les ouvrages ainsi soumis passaient par le tamis des lecteurs. Pour les autres langues, en outre, différents « apporteurs » suggéraient des textes qu'ils recommandaient, fiche à l'appui, ouvrages le plus souvent relus par des lecteurs. Pour l'allemand jouait une combinaison des trois, foires, agents et « apporteurs ». Tout était rediscuté en comité de lecture. Lequel fonctionnait de façon artisanale et au coup de cœur. Avec des bonheurs divers... Plus tard sont intervenus les agents d'auteurs et les agents d'éditeurs étrangers. Mais ce n'était pas encore le cas lors des tout débuts de « Castor Poche ».

Aviez-vous un réseau de traducteurs attirés ?

Quel éditeur n'en a pas ? Les éditeurs apprécient de travailler avec des traducteurs qu'ils connaissent – et vice-versa ; il se forme une synergie d'équipe. De plus, les traducteurs ne sont pas interchangeable. Même un traducteur chevronné ne peut exceller en tout. Et il n'excellerait surtout pas sur un texte qui lui

fait faire la moue. Un éditeur qui connaît ses traducteurs sait à qui confier quoi, il a par avance une idée de ce que pourra donner tel texte après passage entre les mains de tel traducteur, et au travers du prisme de sa sensibilité. Bien évidemment, quand tous « ses » traducteurs sont occupés et qu'il se présente un ouvrage dont mieux vaudrait ne pas le faire attendre, l'éditeur se met en quête d'un autre traducteur, et c'est ainsi que son carnet s'élargit. J'énonce ici une généralité, mais bien sûr il en allait ainsi pour « Castor Poche ».

La collection « Castor Poche » a permis de faire découvrir des œuvres venues d'horizons très divers – pas seulement anglo-saxons – ce qui représentait une ouverture culturelle formidable pour les jeunes lecteurs français. Pouvez-vous nous donner quelques exemples ?

Ouvrir des fenêtres sur le monde était bien l'idée première de cette collection – et ce, en pensant plus particulièrement aux jeunes lecteurs de milieu modeste. Des inédits du monde entier publiés en poche et donc à prix modique, c'était à l'époque innovant. Jusqu'alors, les collections de poche tendaient plutôt à reprendre des textes classiques ; et les collections déjà ouvertes sur l'étranger publiaient de leur côté en « grand format », plus coûteux. Même si d'autres collections de poche, d'un esprit tout semblable, ont éclos à l'époque comme crocus au printemps, le concept « Castor Poche », au moins lors de sa gestation (fin des années 1970), était lui-même inédit.

Pour ma part, donc, dans cette collection, je me suis retrouvée lectrice du domaine de langue anglaise – et, de fil en aiguille, traductrice. (Ce qui n'avait pas du tout été prémédité, mais je me suis prise au jeu, à ce défi chaque fois renouvelé.) Bref, j'assistais aux réunions de comité de lecture et c'est ainsi que j'ai modestement participé à l'arrivée au catalogue d'ouvrages non anglophones, tels *Akavak*, *L'Archer blanc*, *Perdu dans la Taïga*, *Les Histoires de Rosalie* (ce dernier, bien que signé de Michel Vinaver, évoquant une enfance en Russie) et bien d'autres.

Domaine anglo-saxon seulement, donc, pour ce qui est de mon département, mais certes pas l'impression de mettre l'horizon au piquet ! Car l'anglais ne se prive pas d'emmener le lecteur aux quatre coins du monde. Ce fut l'un de mes émerveillements de jeune traductrice : découvrir par ce biais un peu de l'Afrique (au travers de contes traditionnels), un peu de l'Australie (grâce à Thomas Keneally) en passant par l'Inde (avec Rumer Godden et Malcolm J. Bosse) la Tasmanie des Aborigènes (Beth Roberts), les Caraïbes (Merle Hodge), sans oublier cette Amérique dans l'Amérique qu'est le monde des Amérindiens. (Je songe ici à Joyce Rockwood, d'ascendance Cherokee, auteur d'*Une jument extraordinaire*, toujours au catalogue, mais surtout de *L'Injure au soleil*, épuisé – dont je regrette encore qu'il n'ait pas été intitulé plutôt « L'injure faite au soleil »...) Inutile de dire qu'en ces temps héroïques de l'avant-www, le traducteur se documentait avec les moyens du bord : échanges de courriers postaux puis de fax avec les auteurs, cures intensives de lectures et de films, mais surtout rencontres. (Je n'ai jamais consommé

autant de boudin antillais, acheté sur le marché à une vieille Martiniquaise, que du temps où j'étais en train de traduire *Laetitia de Trinidad*, de Merle Hodge, et que je cherchais à nommer en français, entre autres, divers légumes et fruits. Mais Merle et moi correspondions aussi beaucoup par fax – à question posée le soir, réponse au matin. Fax rédigés à la main, de la grande écriture galopante de cet auteur, que j'ai pieusement conservés... pour découvrir voilà peu qu'ils s'étaient sournoisement effacés. Plus que des feuillets blancs, illisibles. Coup bas du papier thermique, perte irrémédiable et cœur gros : les réponses de Merle Hodge étaient toujours chaleureuses et drôles – fin de parenthèse et soupir.)

Quand on se penche rétrospectivement sur les romans que vous avez publiés, on a l'impression d'une très grande liberté dans les choix que vous pouviez faire. Est-ce seulement une impression ?

Pour ceux que j'ai choisis puis traduits, en effet, j'ai bénéficié d'une immense liberté – parce que l'esprit de la collection était ouvert. À quelques exceptions près, je n'ai guère traduit que des textes que j'avais moi-même cueillis, parmi ceux que les agences (dont celle de Michèle Lapautre) proposaient à l'éditeur. Je n'ai pas élu exclusivement des chefs-d'œuvre, loin s'en faut, mais du moins n'ai-je travaillé que sur des romans dont je n'aurais pas rougi de les avoir écrits moi-même, et dont j'estimais qu'ils valaient d'être proposés à de jeunes lecteurs francophones, qu'ils apportaient à tout le moins quelque chose d'unique et qui en valait la peine. (J'ai toujours cru, je crois encore que, pour mériter traduction, un texte doit être d'un cran au-dessus de ce qui s'écrit et se publie directement dans la langue cible, tant par la qualité de l'écriture que par l'originalité du propos.)

Mais la traduction agit comme un révélateur en photo (euh, argentique ; bien-tôt, plus personne ne saisira cette métaphore) : le processus met en relief les points forts, les beautés tout juste effleurées à la lecture, parce que traduire est la plus profonde des lectures ; mais il révèle aussi les faiblesses, les longueurs. Faiblesses et longueurs sur lesquelles, en tant que lecteur, on a pu fermer les yeux, emporté par l'élan – nul n'est plus libre qu'un lecteur. Mais faiblesses avec lesquelles, en traduction, il faut composer, sans les escamoter – nul n'est moins libre qu'un traducteur. Si bien qu'il est sans doute certains titres qu'aujourd'hui, avec le recul, je laisserais là où ils sont, bien sages dans leur langue d'origine. Assez peu cependant... Quand je parcours la liste des titres que j'ai traduits pour « Castor Poche » dans les années 1980 et 1990, je m'aperçois que presque tous, même les plus légers et frivoles, présentent au moins un point commun : une forte teneur en humour. Laquelle est pour moi essentielle !

En fait, chaque fois que j'étais vraiment enthousiaste pour un titre, que je le défendais avec flamme en comité de lecture (m'efforçant tout de même un peu de tenir compte de ses chances de succès en France, et de sa « traduisabilité »), j'étais à peu près certaine d'emporter l'adhésion. Deux exceptions me sont restées en tête, deux romans abordant l'homosexualité. Ni l'un ni

l'autre, d'ailleurs, n'en faisait le thème principal, celui-ci n'était là qu'en filigrane, comme un fait de vie important, une part du monde réel. (Pour l'un d'eux, j'ai encore des regrets ; comme il n'a pas vieilli, bien que daté, je me dis parfois qu'un jour j'essaierai de le placer auprès d'un éditeur...)

Un dernier point, important, toujours à propos de cette liberté : dans mes filets de pêche de lectrice-traductrice, j'ai remonté des ouvrages qui ont été de francs succès, mais d'autres aussi qui ont nettement moins bien réussi. (Il n'y a jamais eu aucun rapport entre mes enthousiasmes et les ventes en librairie, ni dans un sens ni dans l'autre.) J'ai vivement apprécié qu'on ne m'ait jamais tenu rigueur des demis ou quarts de succès... Il est vrai qu'il en allait de même pour des ouvrages proposés par d'autres. En fait, s'il est un credo que nous avons en commun, au sein de l'équipe « Castor Poche » des débuts – et même, par la suite, de l'équipe agrandie –, c'est bien que nous voulions avant tout publier des ouvrages qui nous tenaient à cœur, même si rien n'en garantissait le succès. Et ce, jusqu'à en refuser d'autres qui, pourtant, avaient toutes les chances de « se vendre ». Sans cette liberté de choix, d'ailleurs, je n'aurais certainement pas été aussi fidèle à cet éditeur.

Cet éclectisme délibéré répondait par ailleurs à un autre de mes articles de foi : pour faire découvrir le bonheur de lire, il faut absolument pouvoir proposer aux lecteurs en herbe le plus vaste éventail de lectures possible. Même pour le lecteur mordu, avoir le choix est crucial. Tel livre qui ne nous dit rien aujourd'hui nous captivera peut-être demain. Par cette mystérieuse alchimie qui fait qu'il contiendra très exactement l'oligo-élément dont nous aurons besoin alors. Cette évidence concerne encore plus le lecteur en puissance, pour qui il reste à découvrir que, parmi la profusion des livres, se cache toujours « son » livre – son livre du moment.

**Avez-vous vu des réorientations s'opérer au fur et à mesure ? Dans quel sens ?**

Là encore, je ne suis que partiellement habilitée pour répondre, mais, reprenant ce que j'ai dit plus haut, il me semble qu'au fil du temps – à vrai dire assez vite – la partie « Senior » de « Castor Poche » s'est trouvée en porte-à-faux, le style (et même le nom) de la collection ne correspondant pas aux attentes des adolescents devenus « ados ». D'où la présence au catalogue de textes qui ne trouvaient pas leur public, les titres de « Castor Poche » étant lus surtout par des pré-ados. D'où notre renoncement, parfois, lors des choix en comité de lecture, à publier des textes qui n'auraient pas trouvé leur place dans la collection.

**Quels sont les auteurs-phares que vous avez publiés ? Pourquoi vous paraissent-ils encore aujourd'hui importants ?**

Plutôt que d'auteurs-phares, j'aimerais mieux parler de livres forts, vieillissant bien parce que justement ils sont forts, et singuliers, et que, même datés, ils continuent d'avoir quelque chose à dire vingt ans ou trente ans après.

(Contrairement à ce qu'on voudrait parfois nous faire croire, l'être humain ne change pas si vite, ni son psychisme, même si les modes de vie, eux, se modifient à cadence accélérée. Et il se trouve que la plupart des jeunes lecteurs ont l'esprit assez vif et ouvert pour s'intéresser à des personnages ayant vécu en d'autres temps, d'autres lieux que les leurs, s'exprimant avec d'autres mots, et même dépourvus d'iPhones ou de portables.)

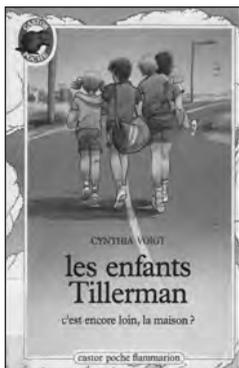
Pour en revenir aux auteurs, la raison pour laquelle je préfère éviter le terme d'auteur-phare est que, personnellement, il est exceptionnel que j'aime tout de l'œuvre d'un auteur, quel qu'il soit. Je m'attache à l'ouvrage, pas à l'auteur. Mais je m'empresse d'ajouter qu'il y a effectivement des auteurs qui me paraissent jouer le rôle de... balises !

De ceux que j'ai traduits, je citerais en premier Cynthia Voigt, avec sa saga des *Enfants Tillerman* – une fresque chaleureuse, des personnages fouillés, nuancés, un hommage rendu à la force de caractère – opposée à la brillance, à l'intelligence mesurable et au panache. (Sept volumes en tout et pourtant, Dieu sait si je me méfie des séries et des suites !) Et je mentionnerai aussi Marilyn Sachs (*Du soleil sur la joue*, *Une difficile amitié* – deux titres que je n'ose relire en V.F., certaine que me prendrait une furieuse envie de les retraduire), tout en finesse et en humour retenu ; Betsy Byars, aux récits tout simples et bien enlevés (*Balles de flipper*, qui va reparaître, retouché par mes soins), ainsi que, dans un autre registre, Malcolm J. Bosse ; *Ganesh* et *Les 79 carrés* sont ses seuls ouvrages pour la jeunesse, sauf erreur de ma part, mais marquants.

Et je m'en voudrais de ne pas citer ce petit récit unique, *Par une nuit noire*, de Clayton Bess, sur le drame de la variole en Afrique. À lui seul, il illustre assez bien l'esprit « Castor Poche ». Il fallait une certaine audace non seulement pour le publier une première fois, en 1984, tant ce petit roman est parfaitement inclassable, mais plus encore il en fallait pour accéder à ma demande, près de vingt ans plus tard, de le retraduire en entier afin de le republier, alors qu'il était épuisé. Explication : je n'avais jamais été entièrement satisfaite de ma façon de transcrire en français la belle langue de l'original, née des noces de l'anglais et de l'une des langues du Libéria, le kpellé. À vrai dire, je ne suis pas certaine d'être satisfaite de ma nouvelle tentative. Mais le roman est beau, sa beauté transperce, même sous une traduction qui peine à lui rendre justice.

Comment se faisait le travail de promotion autour de ces collections auprès du grand public, des bibliothèques et des enseignants (c'est l'époque où la littérature de jeunesse a commencé à pénétrer dans les CDI, les BCD et les classes) ?

L'attachée de presse qui veillait à la promotion de « Castor Poche » à l'époque, Catherine Bachelez, était une passionnée d'une remarquable efficacité. Pour ce qui est des rencontres avec le grand/petit public, dans les Salons, les



bibliothèques, les CDI, les classes, j'y ai participé très tôt, beaucoup, je le fais encore et avec plaisir, ne serait-ce que parce que les échanges sont chaque fois différents, et que chaque fois je suis frappée par... tout ce que j'y apprend moi-même ! Mais je dois reconnaître que, dans ces interventions, mon rôle n'est guère de promouvoir une collection, ni même un ouvrage en particulier. Bien davantage, il est de faire réfléchir, au travers d'un auteur ou d'un texte, à cet affrontement entre langues et cultures qu'est la traduction, et d'échanger avec de jeunes lecteurs – sur les livres en général et sur la vie en particulier.

**Quand vous regardez le paysage éditorial des romans pour la jeunesse en 2011, vous semble-t-il moins diversifié, plus formaté ?**

J'ai vu, sans grand emballement, dans les années 1990, monter ce que j'appellerais la « segmentation », la mise en place de petites cases dans lesquelles ranger les ouvrages : par tranches d'âge, par thèmes – humour, suspense, chevaux, psychologie, histoires pour filles... Et tous les éditeurs sont touchés, c'est un mouvement général, en sorte qu'il doit être presque impossible d'y résister. Je veux bien croire qu'une certaine classification facilite la mise en place, le travail des libraires et le choix des lecteurs, mais je n'en regimbe pas moins. Pour moi, les vrais grands textes foisonnent d'éléments disparates, contradictoires ; un ingrédient vital y est l'humour, si puissant dans les romans graves, sans parler de sa petite sœur la poésie, qui sait se faufiler partout. Chacun de ces deux-là est une qualité de la lumière, une manière de regard, bien plus qu'un genre en soi. Les vrais grands textes sont tout simplement inclassables. Seront-ils rejetés désormais, parce qu'ils n'ont pas place dans les petites cases ?

Par ailleurs, le classement par thèmes engendre un autre effet pervers : celui de provoquer ce que j'appellerais des « écrits pour » : des ouvrages écrits non parce que l'auteur avait à cœur quelque chose qu'il éprouvait le besoin de partager (et ce, avec un lecteur sans âge déterminé, un lecteur de même fibre que lui), mais rédigés spécifiquement avec telle cible, tel critère en tête, dans le but de traiter tel thème « porteur » ou de répondre à tel cahier des charges.

Le phénomène est sans doute inévitable, je l'ai vu apparaître dans le livre jeunesse anglo-saxon (américain particulièrement), puis, à mon grand désarroi, se propager dans le paysage du livre français. Sans être aussi mauvaise langue qu'un ami auteur britannique, qui parle des trois D de la littérature jeunesse : divorce, drogue et délinquance, il faut bien reconnaître qu'un certain formatage existe dans l'édition pour jeunes lecteurs. Et je ne parlerai pas des récentes éclosions de vampires et de loups-garous, comme il y en eut naguère de dragons. Non pour m'éviter d'en dire du mal, mais plus justement parce que, peu attirée que je suis, j'en ignore à peu près tout.

Dernier point, toujours en me cantonnant à la littérature jeunesse d'Outre-Manche et Outre-Atlantique. J'avoue que, très souvent, l'anglais dans lequel tant de livres sont écrits me décourage par sa platitude, son absence totale d'inattendu. Un auteur, c'est pourtant quelqu'un qui a un timbre de voix bien à lui, non ? (En ce sens, Lemony Snicket aura été pour moi un cadeau du ciel...)

Et cependant je garde confiance. J'ai foi dans la vitalité de la littérature jeunesse, dans sa capacité à se régénérer d'elle-même, dans cette pulsion qu'elle a de dire que la vie a bien des défauts, mais qu'elle en vaut la peine malgré tout.

Des textes forts continueront d'éclorre. Dans toutes les langues. Des éditeurs continueront de publier des inclassables.

